

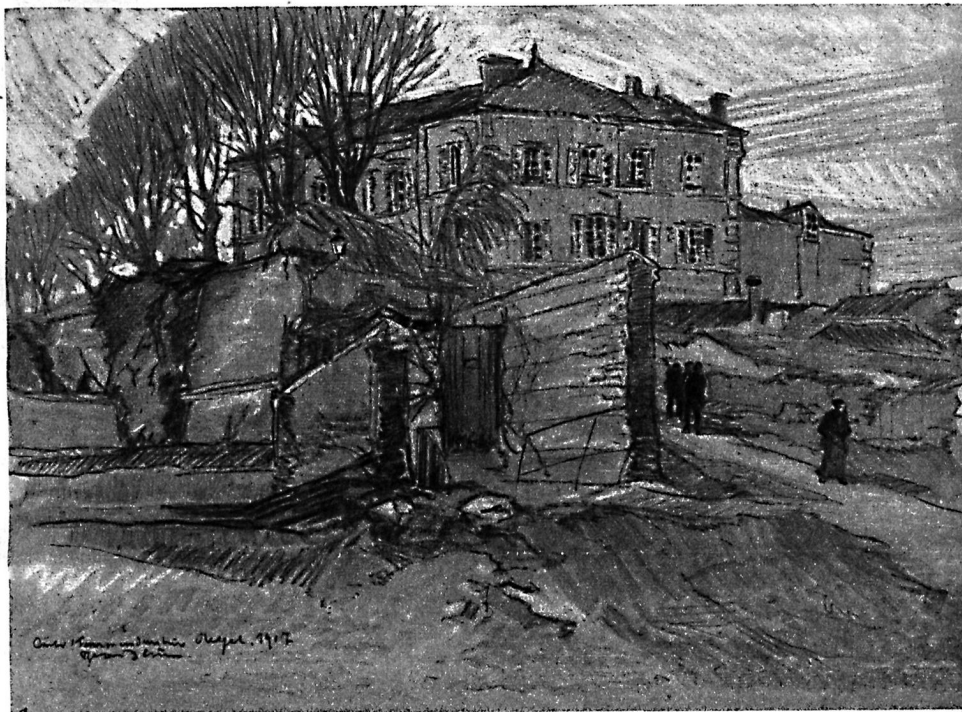
PRIX = 20 CENTIMES

TIRAGE 100 000 EXEMPL.

CHARLEVILLE
LE 11 FÉVRIER 1918

GAZETTE DES ARDENNES

ÉDITION ILLUSTRÉE N° 58



LA PREFECTURE DE RETHEL

Dessin de Theo Blum

Le Poilu tel qu'il parle

Un aimable correspondant m'envoie un petit essai plein d'esprit sur le langage que ses amis et lui parlent au fond des tranchées. C'est imagé, très riche en pseudonymes; cela rappelle par la couleur et la crudité le vieux français; c'est jailli de la source vive. Puisque la *Journée du Poilu* nous en donne l'occasion, et que M. Henry Solus (à l'armée, un caporal; dans le civil, un docteur en droit, lauréat de la Faculté) m'en prête la science, voulez-vous que je vous présente le poilu tel qu'il parle?

Le poilu est un homme. Mais vous l'entendez rarement parler de sa figure. Son visage, le plus souvent recouvert de barbe (d'où son nom), prend une appellation animale peu honorable, qui est d'ailleurs commune à l'ensemble de la figure et à la bouche en particulier... Vous comprenez! L'expression revient à tout propos et sonne rude et bien. On dit: *Prendre un obus sur le coin* (je me demande où il se trouve) *de la g...*, comme aussi: *en pleine poire, dans le portrait!* En tout ceci, c'est de la figure qu'il s'agit.

Vous savez que la tête ou trognon se coiffe d'un képi, dit *kébrok, pot de fleurs*.

Le buste du poilu, la partie de son corps qui contient l'estomac et les entrailles, qui est par conséquent le réceptacle de la nourriture, se nomme pour ce motif: *coffre, bide, buffet, lampe*. Rien ne fait plaisir comme de s'en f... lanquer plein la lampe.

Le poilu met ses jambes, ses quilles, ses pattes, ses harpons, son compas, dans un objet appelé par certains pantalon, mais par lui: *falzar, fandar, fric, fourreau, grim pant*. On voit le geste de l'homme qui s'habille...

À ses pieds, panards, ripatons, il enfle des godillots ou, si vous préférez, des godasses, des

grêles, des croquenots, des ribbouis, des péniches (le pied du soldat est généralement mignon), des chaussettes à clous, des pompes (à l'usage de l'eau des tranchées, probablement).

Tout le monde connaît *Azor*, le sac; *M^{re} Lebel*, le fusil, et *Rosalie*, la baïonnette, trois fidèles amis du *trouffion*.

Le temps où le poilu se couchait dans un lit, appelé *pajot* ou *plumard*, en raison sans doute de l'absence de plumes dans la literie, est maintenant passé. Il dort (quand il dort, et alors il *ponce*, il *roupille*, il *en écrase*) sur la terre, heureux d'avoir de temps en temps un peu de paille en guise de drap ou de sac à viande. Au repos, en arrière, il trouve quelquefois un lit: quelle joie, quelle nouba, quelle foire!

Mais la chose est rare depuis que le poilu habite la tranchée et ses gourbis, ses cagnas, ses calebasses.

Sa grande préoccupation est alors de *défendre sa peau*. Car il reçoit des visites peu agréables: les gros noirs, les marmites, les wagons-lits, les trains de wagons-lits, s'il y en a plusieurs, le *méto*... Que sais-je encore? C'est alors que retentissent les: «*Planquez-vous!*» Les poilus s'aplatissent sur le sol sans s'émouvoir: *Faut pas s'en faire! A quoi bon avoir les foies blancs, verts ou tricolores, en d'autres termes, avoir peur?* On n'est pas une bleusaille!

Et quand résonne l'éclatement formidable du 105 ou du 210, le poilu apprécie d'un air amusé: «*C'est un pépère... un maous... un pépère-maous!*» De petits bourdonnements se font entendre: ce sont les éclats nommés *mouches à miel, abelles* (ces qualificatifs étant d'ailleurs communs aux balles) qui, heurtant un obstacle, cessent brusquement leur romonnement.

Aussi, on est brave: on en a dans le ventre; on est blessé, attigé, amoché; on meurt, cela s'appelle être occis, clamécé, claboté, bousillé,

zigouillé. Il en tombe beaucoup, quand on va à la fourchette.

La soupe!... Il faut avoir vécu au front pour être capable de comprendre l'enthousiasme de l'accueil fait à l'homme sale et grasieux que la guerre a révélé cuisinier: «*Ah! te v'la, l'cuistot!* Eh bien! ça va à la *custance*? Dis donc, *vieux*, qu'est-ce que tu nous apportes à becqueter?» Le cuisinier, louche en main, procède alors à la distribution. Chacun tend sa *galeuse*, lisez gamelle, et reçoit sa portion de *rata*: *bidoche* ou *barbaque* cuite avec *patates, faillots* ou riz. Avec cela, un *quart de boule* (pain ou *bricheton*), et de temps en temps un morceau de *frometon* ou *fromagi* (fromage).

Seulement, il arrive parfois que, pour divers motifs, la soupe ne vient pas: attaques, changements imprévus de secteur, culbute du cuisinier et de sa *becquenance* sous la rafale des obus. Philosophiquement, en s'accompagnant d'un geste des mains qui esquissent un *nevud* imaginaire sur le ventre, le poilu se met la *tringle* ou la *corde*, serre un *cran à la ceinture*; ou, par antiphrase, il se *bonne*. Et il le fait sans trop se plaindre — *rouspéter* ou *roussailler* — se réservant d'ailleurs de se *tasser* une *boîte de singe*.

Mais quelle n'est pas sa joie lorsqu'il peut se rassasier à son aise, se taper la tête ou la cloche, s'en mettre plein le col, plein le cornet!

Le comble du bien-être est atteint quand paraît le vin, le *pinard* tant désiré. On ne l'a plus, comme autrefois, en litre, en *kil*; on en touche — et encore!... — un quart. Sinon, au cas où le *pinard* a fait le mur, on se contente d'eau dite *flotte* ou *lance*. Puis vient le traditionnel jus, dont on ne se passera pas pour un empire. De temps en temps, enfin, on distribue de l'eau-de-vie: la *goutte*, la *gnôle*, le *criq*, le *fte* connais bien. Mais, généralement, le poilu voit là un signe avant-coureur d'une attaque. Alors,